rues de Wilna une jeune personne, fille d'un petit propriétaire des environs, il charge son intendant, Bratkovski, de la lui amener. Bratkovski étant éconduit, il s'obstine, consent à s'assurer la possession du trésor convoité en y mettant un prix énorme et finalement se résout au mariage. Tekla Walentynowicz devient princesse Zoubof, et son mari meurt un an après, laissant dans les caves de son château vingt millions de roubles qui y dormaient improductivement depuis longtemps.

Telle est la fin du dernier grand homme découvert, élevé et aimé par Catherine.

DEUXIÈME PARTIE

LA SÉMIRAMIS DU NORD

CHAPITRE PREMIER

LA COUR INTELLECTUELLE DE CATHERINE. LES PHILOSOPHES (1).

I. La philosophie et le régime autocratique. — Un problème à résoudre. — Le passé et le présent. — II. Illusion et réalité. — Les billets de confession. — Échange d'idées ou échange de services? — Les commandes de pamphlets ; les envois de montres. — Flagornerie et mensonge. — Notre-Dame de Saint-Pétersbourg et Cateau. — Pourquoi Voltaire ne va pas à Saint-Pétersbourg. — III. Le grand Français et la France. — Le partage de la Pologne. — Philhellénisme. — Pas Velche ! — IV. La supériorité de Catherine. — Ce qu'elle prend de la philosophie et des philosophes. — Après la mort de Voltaire. — Le mot de la fin.

VOLTAIRE.

I

Imaginez un de ces souverains d'Afrique avec lesquels des événements récents nous ont fait contracter une sorte de familiarité, un Behanzin quelconque avant la venue du général

(1) *Archive du prince Vorontsof*, IX; Bilbassof, *Diderot à Saint-Pétersbourg ;* Chougourof, *Diderot et ses rapports avec Catherine II* (dix-huitième siècle, livre Ier); *Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères de France; *Correspondance politique* dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », XIX et LXXII; *Correspondance de Catherine* avec Voltaire, d'Alembert, Grimm, etc. (même Recueil, X, XIII, XVII, XXIII); *Correspondance générale de Voltaire* dans ses « Œuvres » et dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », VI, X et XIII; *Correspondances diverses* dans les « Archives de l'Em-

Dodds. Vous le supposez, n'est-ce pas? très entiché de ses prérogatives, défenseur très résolu des lois et coutumes leur servant de base, bref, très conservateur à sa manière. Supposez-le encore engagé par un intérêt personnel, plus ou moins justifiable, à entrer en relation avec quelques-uns des hommes influents de ce pays-ci. Croyez-vous qu'il apercevrait un obstacle à ces relations, jugées d'ailleurs utiles pour lui, dans ce fait que les personnages influents en cause se trouveraient, dans leur pays, posséder l'état civil de révolutionnaires, en qualité de partisans du quatrième État, de l'autonomie communale ou de quelque autre postulat politique ou social de ce genre? Assurément non! Le fait en lui-même paraîtrait certainement à cet homme du Continent noir très indifférent et de portée nulle, par rapport à la stabilité de son édifice politique et social à lui, établi là-bas, derrière les forêts vierges, sur des assises très différentes. Et par contre, les hommes d'Europe auxquels il lui arriverait de s'adresser, si libéral que fût le programme dont ils se réclameraient dans leurs propres foyers, se croiraient-ils empêchés de répondre aux avances qui leur viendraient de ce côté, à supposer encore qu'ils y trouvassent leur avantage, par la connaissance plus ou moins exacte des procédés de gouvernement très différents de leur idéal politique et social, pratiqués chez lui par ce despote exotique? Pas davantage sans doute.

Ce n'est pas une comparaison que je cherche à établir : elle aurait le double inconvénient d'être désobligeante et de constituer un contresens historique. C'est un simple exemple que je propose, et qui, à condition que le lecteur veuille bien n'en

pire », V, 159; XI, 1035, 1051; *Correspondance littéraire et politique de Grimm*; DIDEROT, *OEuvres et Correspondance* dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », XXXIII; D'ESCHERNY, *Mélanges de littérature et d'histoire*; GOURIEF, *Les amendes de confession* (Messager russe, CLVII, 36); KOBEKO, *Catherine et Rousseau* (Messager historique, XII); *Lettres* de madame du Deffand (édit de 1859); *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, vol. XLVII; *Mémoires* de Thiébaut, de Von-Visin, de Karabanof; NIEZIELENOF, *Les tendances littéraires à l'époque de Catherine*; RAMBAUD, *Catherine II et ses correspondants* (Revue des Deux Mondes, 1er février 1877); *Recueil des lois russes*, nos 2991, 4952, 7226; STRECKEISEN, *Rousseau, ses amis et ses ennemis*.

prendre que ce qu'il jugera utile pour la clarté de ma démonstration, me semble de nature à jeter une vive lumière sur le problème dont j'ai à aborder l'étude dans ces pages.

« C'est la France qui persécute les philosophes, et ce sont les « Scythes qui les favorisent », écrivait Voltaire à Diderot le 23 septembre 1762, et, à quelque temps de là, s'adressant à Catherine elle-même, Grimm faisait écho ainsi qu'il suit à la parole du maître : « Madame, depuis les bontés dont Votre « Majesté a comblé un des plus célèbres philosophes de la « France, tous ceux qui cultivent les lettres et qui pensent « quelque bien de l'Europe se sont regardés comme Vos « sujets. » Bibliothèques achetées aux philosophes besogneux et panégyriques envoyés à l'adresse d'une souveraine point ennemie de la louange, échange de petits services et échange de grands compliments, tout contribuait à créer et à cimenter entre la souveraine autocrate du Nord et la tribu tapageuse de libres penseurs occidentaux une liaison, dont les nœuds devaient pendant longtemps se resserrer d'année en année. Or cette intimité ne laissait pas sur le moment de scandaliser bon nombre de gens. N'oublions pas qu'en 1778 encore, lors de la dernière et triomphale apparition qu'il fit à Paris, Marie-Antoinette se défendait d'admettre en sa présence l'auteur de la *Pucelle!* Et il n'y avait pas que le camp monarchique et conservateur, comme nous dirions aujourd'hui, où l'on fût, non sans quelque apparence de raison, disposé à s'offusquer d'un rapprochement de sympathies aussi inattendu. Car enfin, si l'excellent Capefigue a eu tort de se sentir et de se dire indigné par le spectacle donné en 1773 à l'Europe de l'auteur de la *Religieuse*, du poète qui avait parlé « d'ourdir les entrailles « du prêtre au défaut d'un cordon pour étrangler les rois », de ce pamphlétaire cynique et de cet énergumène admis dans la société journalière et familière d'une Impératrice, s'il eut tort, étant donné que la *Religieuse* ne fut publiée qu'au retour du voyage de Russie et que les vers incriminés ne le furent jamais avec le sens personnel qui leur a été prêté gratuitement, il n'en est pas moins vrai qu'un tel spectacle, à ne tenir compte

que des *Idées philosophiques* et des volumes de l'*Encyclopédie* déjà mis au jour en 1773 et portant bien authentiquement la marque de l'homme dont Rodolphe Gotschall a pu dire qu'il possédait au suprême degré « l'instinct destructeur de la Révolution », un tel spectacle, disons-nous, offensant pour les fidèles de la religion et de l'ordre, avait aussi de quoi interloquer la philosophie elle-même dans la personne de ses adeptes convaincus.

Il s'en est trouvé de cette espèce, et leur surprise mêlée de quelque dégoût s'est perpétuée jusqu'à nos jours à travers de nombreuses controverses. Le commerce épistolaire de Catherine avec Voltaire, le séjour de Diderot à Saint-Pétersbourg, restent dans un camp comme dans l'autre, parmi les dévots de l'esprit philosophique comme parmi ceux de la monarchie, à l'état de souvenir également irritant et provocateur d'une égale réprobation. C'est là le problème, et je crois que l'exemple que j'ai osé introduire plus haut dans le débat est fait pour en faciliter la solution, en coupant court au malentendu qui me paraît en constituer le fond. Oui, un malentendu, ou, si l'on veut, un oubli. L'oubli a porté et porte encore sur l'énorme différence des milieux et des conditions de développement intellectuel, politique et social s'y rattachant, qui, en dépit de leur intimité apparente, objet d'étonnement et de scandale, a séparé toujours les parties en cause, les philosophes d'un côté, l'Impératrice autocrate de l'autre, et qui a précisément rendu possible cette intimité, en la faisant en même temps beaucoup moins choquante pour la raison et pour l'honneur qu'il n'y a paru et qu'il n'y paraît encore.

J'ai essayé de mettre en lumière le sentiment par lequel, dans les circonstances que j'ai indiquées, pourrait être gouverné aujourd'hui un roitelet d'Afrique. Un sentiment analogue, soyez-en persuadés, guidait la pensée de Catherine dans ses rapports avec sa clientèle philosophique de l'Occident. Et, n'en doutez pas davantage, ce sentiment trouvait une contrepartie et une réciprocité absolue dans l'esprit du philosophe Voltaire et de ses amis. Se rendaient-ils bien compte seulement de ce que pouvait être un souverain autocrate en Russie? Ce

souverain commandait, ils l'entendaient bien, à trente millions de sujets, dont vingt millions ou plus n'ayant aucune propriété, pas même celle de leurs âmes, âmes marchandes, transmissibles par voie de vente et d'achat, cotées à dix roubles pièce en moyenne. Mais quoi? c'étaient des *moujiks*, couverts de peaux de bêtes et se nourrissant d'herbes, guère des hommes, ou si peu. Il lui arrivait encore, à ce souverain, d'expédier un peu lestement en Sibérie des gentilshommes coupables uniquement de trop aimer la liberté, cette liberté placée au sommet de l'idéal philosophique. Mais quoi encore? C'étaient des gentilshommes polonais, des barbares superstitieux et dévots, et faisant peu de cas de M. Voltaire par-dessus le marché! En vérité, la philosophie n'était pas faite pour s'intéresser à des gens de cette condition.

Voilà sous quel jour m'apparaît la redoutable et passionnante énigme que le nom du patriarche de Ferney associé à celui de Catherine évoque dans le passé, et je me sens d'autant plus porté à l'envisager ainsi qu'il me semble bien l'apercevoir se reproduisant dans le présent en des termes analogues, sinon tout à fait identiques. La vapeur et l'électricité ont eu beau rapprocher les distances, elles n'ont pas suffi à combler en quelques années l'abîme creusé par le travail des siècles. Une assimilation apparente, et surtout matérielle, de certains éléments de culture a pu se produire entre les surfaces mises désormais en contact continu et régulier; — les fonds sont restés ici et là dissemblables, radicalement impénétrables l'un à l'autre, réfractaires à une prise d'influence plus accentuée. Et c'est pour cela, précisément, que d'un milieu à l'autre de nouveaux courants d'attraction et de sympathie ont pu se produire, juxtaposant des antagonismes irréductibles d'idées et de principes, sans qu'il en soit résulté autre chose qu'un renouveau de surprise et d'effarement pour quelques spectateurs européens. En allant à Saint-Pétersbourg, la *Marseillaise* n'a fait que suivre la trace du voyage de Diderot; et pas plus les éclats de la fanfare révolutionnaire qu'autrefois les emportements du fougueux philosophe n'ont fait bouger une pierre sur la per-

spective Newsky. *Thermidor* interdit ici et tranquillement joué là-bas n'est que la répétition du *Bélisaire* de Marmontel condamné par la Sorbonne et traduit en russe par Catherine avec la collaboration de ses principaux courtisans.

Seulement, le problème s'est compliqué. Il y a eu, depuis, comme un choc en retour, un reflux d'Orient en Occident d'idées et de formules émergées là-bas tout récemment du chaotique et obscur réservoir où s'élabore lentement la conscience d'un gigantesque et mystérieux devenir. Toute une littérature nous a apporté ici ces éléments rudimentaires d'un travail d'enfantement inachevé. Des essais de vague prosélytisme ont même été tentés. Le succès n'a pas dépassé, croyons-nous, la limite d'une curiosité analogue à celle que provoquaient, il y a cent et quelques ans, les tentatives d'apostolat révolutionnaires esquissées à la cour de Catherine par son hôte de quelques mois. Pour avoir lu la *Sonate de Kreutzer* et pour avoir fait semblant d'y comprendre quelque chose, nous ne sommes pas en passe, j'imagine, de devenir des disciples bien convaincus de Tolstoï; et, pour avoir offert une hospitalité tour à tour inquiète ou indifférente à quelques transfuges suspects de vouloir mettre en pratique une formule de philosophie un peu trop sommaire, nous sommes encore moins disposés à nous convertir au nihilisme. Savons-nous seulement au juste ce que c'est? Avons-nous une idée précise de l'état d'âme auquel a correspondu le mouvement révolutionnaire ainsi désigné et auquel correspondent encore les légers frémissements, les vagues remous remontant parfois à la surface de l'immense mer humaine qui se perd là-bas dans les brumes aux confins du monde civilisé? Cet océan lui-même, le connaissons-nous? Avons-nous sondé ses profondeurs, reconnu ses courants, topographié ses rivages?

A la suite du courant d'importation littéraire, auquel je viens de faire allusion, tout un groupe d'informateurs a paru, il est vrai, dans ce pays-ci, nous apportant une abondance d'indications et de détails révélateurs, s'érigeant en Bedeckers attitrés, au point de vue moral, de la grande inconnue, et nous

y offrant des tournées d'exploration, des voyages circulaires à prix réduit : 3 fr. 50, prix fort de librairie. Ils ont réussi à nous intéresser et même à nous émouvoir; sont-ils également parvenus à nous renseigner? J'ai envie d'en douter. Et d'abord sont-ils certains de l'exactitude de leurs propres renseignements? A les entendre, parlant si éloquemment et faisant parler l'âme du grand peuple, on serait tenté de croire que cette âme s'est penchée en effet à leur oreille et leur a dit son secret, comme naguère l'âme d'une province française à l'oreille d'un député sentimental. Mais est-ce bien sûr? Cette autre âme me paraît très difficile à se livrer. Ce n'est pas, comme chez nous autres Occidentaux, une âme à fleur de peau, prompte à entrer en communication, heureuse la plupart du temps de paraître au dehors et de se donner. Un des plus illustres romanciers français me confiait naguère l'embarras dans lequel il s'était trouvé un jour, voulant mettre en scène un nihiliste de l'espèce militante et se souciant de lui donner une apparence de réalité. On réussit à lui amener un modèle en chair et en os, et point un modèle médiocre, une illustration du genre. Il tourna et retourna longtemps son homme sans pouvoir rien en tirer. Il y perdait patience et savoir-faire.

— Mais enfin que voulez-vous? demandait-il pour la dixième fois; où allez-vous? quel est votre but? l'objet précis de vos vœux, de vos espérances et de vos efforts?

Le farouche terroriste réfléchit longuement, puis avec un grand soupir :

— Un parlement! prononça-t-il.

— Prenez le nôtre, je vous en fais cadeau! exclama le romancier, et il congédia le nihiliste.

Je ne suis pas sûr que Jeliabof et Kibaltchits se soient laissé pendre en effet pour ménager à leur patrie les joies de l'ordre du jour motivé; mais pourquoi se sont-ils laissé pendre? Je crains bien que vous n'en sachiez rien, et je risquerais de trop m'avancer en affirmant que j'en sais davantage.